Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1305

Artikel: Lettre persane : ma chère Nahid [suite et fin]
Autor: Rivier, Anne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1015159

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ma chère Nahid

Suite et fin d'une lettre à une Iranienne.

VINGT-TROIS ANS déjà que j'ai perdu ta trace, vingt-trois ans que je t'invente une existence sans pouvoir couper les liens qui nous relient.

Lorsque la monarchie est tombée en janvier 1979, tu n'as pas versé une larme sur l'exil de Reza. Le retour triomphal du Guide t'a enflammée. En lui, tu as placé tous tes espoirs. Qu'en février déjà, il exige des femmes qu'elles se voilent sur les lieux de travail, qu'il leur dénie le simple droit de choisir leur tenue, ne t'a pas alarmée. J'y ai vu un mauvais présage, un symbole, toi un juste retour des choses. En novembre 1979, tu as manifesté devant l'ambassade des États-Unis occupée. Je t'ai reconnue dans la foule noire et grimaçante, vous étiez des centaines et des centaines de Nahid à scander des slogans vengeurs. Vos étrangers ont déserté. De rares Européens ont persévéré, gardant la place au chaud ; ils ont continué à vous vendre des couleurs chimiques pour vos tapis, des armes, des médicaments, des projets d'usines, de métro. Avec tes excellentes références, tu aurais pu passer des uns aux autres avec profit, mais le jeu était trop risqué: on aurait sûrement fini par te dénoncer à ton père qui ne s'en serait par remis. On le comprend: dorénavant, nous étions des Satan, des infidèles dangereux. C'était officiel.

Une jeunesse sacrifiée

Tu as préféré servir chez un commerçant du bazar, bien riche et bien pieux. Tu as briqué, ciré, raccommodé, repassé. Ton salaire a baissé de moitié, mais l'homme était correct, sa femme bienveillante. Tous les vendredis, ils t'envoyaient à la mosquée, tous les jours, tu devais prier, interrompant une lessive, une vaisselle ou ton sommeil. Ils t'ont encouragée à suivre des cours d'alphabétisation. Tu as progressé rapidement. Peut-être t'es-tu mise à lire les journaux. La propagande. Quand le régime réprimait les libéraux, la gauche islamique, les communistes, les minorités ethniques et religieuses, quand les prisons étaient pleines d'innocents qu'on exécutait sans procès, tu n'en as rien su. La grande majorité des Iraniens non plus. La guerre, en rideau de fumée bienvenu, vous a maintenus dans l'ignorance. Elle vous a replongés dans le malheur et la précarité. Un étage en dessous de la case départ. Et votre belle jeunesse, saignée à blanc, sacrifiée...

La longue guerre

Pauvre Nahid, ton fils que tu ne voyais qu'une fois par an, à Norouz, ton fils, chauffeur de taxi comme son père, beau et vaillant comme sa mère, Allah le garde, ton fils s'est engagé en février 1983. Tu n'as plus dormi, tu ne vivais plus, tu retenais ton souffle. Au printemps 84, tes parents sont décédés, à un mois d'intervalle, des suites d'une grippe particulièrement meurtrière. Tes deux frères ont ramassé jusqu'au moindre rial, tu as juste pu sauver un matelas et le coffret de mariage de ta grand-mère maternelle. À contrecœur, tu t'es installée près de la gare routière, chez Patoun, la belle-sœur que tu craignais tellement. Rappelle-toi, Nahid, sa langue de vipère, et ton frère Ali qui la protégeait! Qu'importe, tes trajets se sont raccourcis d'autant, et cet avantage valait quelques rebuffades supplémentaires. La guerre s'éternisait. Les deuils rassemblaient les femmes dans les cimetières. Plus besoin de pleureuses professionnelles. Les lamentations étaient spontanées, la douleur atrocement gratuite. Les pénuries se sont multipliées, tu as fait la queue pour le riz, le pain, la farine, les prix ont triplé... Le Bazari a refusé de t'augmenter. Ali a été enrôlé. Tu as frappé à la porte de la Fondation de ton quartier. En vain, ils étaient débordés et tu n'étais pas parmi les plus pauvres. En été 1986, c'est par affichette dans la rue que tu as appris l'intolérable, la mort de ton fils devant Bassorah. Tu es tombée malade. Le Bazari t'a chassée. Patoun t'a proposé de travailler pour elle, en échange du gîte et du couvert. En mars 1987, ton frère est revenu du front dans un fauteuil roulant, amputé des deux jambes. Vous avez vivoté sur sa maigre pension d'invalide. Le 29 février 1988, lors de la guerre des villes, un Scud-B s'est abattu sur votre immeuble. Tes neveux et nièces dormaient encore. Miraculeusement épargnée, hébétée, tu as erré dans les ruines à leur recherche. Quand les sauveteurs l'ont dégagée, Leila la cadette suçait encore son pouce. Patoun et Ali ont agonisé une semaine dans un sous-sol d'hôpital surpeuplé.

Après le conflit, tu as mendié une rente auprès du gouvernement. Mère, sœur, tante de martyrs, tu as joué tes morts aux dés, tu as attendu des journées dans des bureaux vides. Tu as eu gain de cause, Dieu soit loué. Mais sans l'aval de la Fondation islamique qui possédait ton dossier, irréprochable, sans la détermination d'un ami de ton père, religieux à Rey, tu n'aurais eu aucune chance. Tu as loué une chambre minuscule dans un locatif insalubre, bientôt envahi par des réfugiés ayant fui les combats, des paysans crevant de faim, des ouvriers au chômage, des veuves chargées d'enfants en bas âge. L'inflation t'a rattrapée, comme elle a rattrapé la cohorte de tes semblables. Les bidonvilles, les constructions sauvages ont essaimé dans le Sud, à la périphérie. Le maire les a rasés. Des émeutes ont éclaté, puis la répression... la ronde éternelle, l'histoire qui se répète, de mal en pis.

Ma chère Nahid, la révolution t'a flouée. Alors, le 23 février dernier, jour de tes cinquante-cinq ans, toi qui ne votais pas, tu t'es enfin décidée. Seyyed M. Khatami t'a promis une «société de droit» et plus de libertés civiles. Dans la file d'attente, je t'ai tout de suite repérée. Tu m'as souri en agitant ton bulletin. Notre passé a flamboyé, l'espace d'une étincelle dans ta pupille. Rappelle-toi, Nahid, tu étais jeune et belle, ton tchador servait d'abord à masquer ta féminité. Aujourd'hui, délavé, ravaudé, il ne cache même plus ta misère. Tu as vieilli trop vite. Tu as vieilli d'un siècle où j'ai pris vingt-trois ans.

Anne Rivier

Médias

NAISSANCE D'UN MAGAZINE en français des paysans et des consommateurs édité par l'Association suisse pour la défense des petits et moyens paysans. Son nom *ECOlogique*. Le prix de l'abonnement est fixé par l'abonné. *cfp*

ECOlogique, case postale 8319, 3001 Berne.